La métaphysique dans le corpus philosophique nietzschéen : un concept toujours d'actualité mais introuvable

Akanis Maxime AKANOKABIA
Université Marien NGOUABI – Rép. Congo
akanismaxime@gmail.com

Résumé

Ce présent texte se propose de mettre en lumière l'épineuse question liée à l'absence récurrente du concept de métaphysique dans l'édifice philosophique nietzschéen, alors que Nietzsche est incontestablement ce philosophe de la tradition philosophique, qui à partir de la « mort de Dieu », annonce la fin de la métaphysique. Un concept qui devrait de part en part dominer son corpus philosophique, malheureusement, l'on note juste la présence de quelques occurrences rares tout au long de son œuvre. Cet abandon volontaire du concept de métaphysique au profit du concept de valeurs se justifie pleinement, et les occurrences qui militent en sa faveur dominent incontestablement le corpus philosophique de Nietzsche. En privilégiant la notion de valeurs en lieu et place du vocable de métaphysique, le philosopher nietzschéen se donne pour mission, de penser à nouveaux frais, la question de l'homme.

Mots-clés

Métaphysique, Monde, Idéalisme, Valeurs, Vie.

Abstract

This present text sets out to shed light on the thorny question linked to the recurring absence of the concept of metaphysics in the Nietzschean philosophical edifice, whereas Nietzsche is undoubtedly this philosopher of the philosophical tradition, who from the "death of God "announces the end of metaphysics. A concept that should dominate through and through his philosophical corpus, unfortunately, we just note the presence of a few rare occurrences throughout his work. This voluntary abandonment of the concept of metaphysics in favor of the concept of values is fully justified, and the occurrences which militate in its favor incontestably dominate the philosophical corpus of Nietzsche. By privileging the notion of values instead of the term metaphysics, the Nietzschean philosophizing gives himself the mission of thinking afresh, the question of man.

Keywords

Metaphysics, World, Idealism, Values, Life.

Introduction

Il peut paraître quelque peu étonnant aux yeux de certains esprits non nietzschéens, d'entendre parler d'une absence quasi certaine du concept de « métaphysique » dans l'édifice philosophique nietzschéen, du moment où le terme de « métaphysique » ne cesse de gagner en visibilité les spéculations philosophiques liées à sa fin ou à sa ruine, et que Nietzsche est ce philosophe de la tradition qui annonce cette fin à partir de la ″mort de Dieu″. Paradoxalement, nous constatons que le vocable « métaphysique », qui fait partie des préoccupations essentielles du philosopher nietzschéen, se trouve pratiquement absent dans son corpus philosophique ; un constat plus qu'étonnant dans la mesure où le philosophe de la « volonté de puissance » a fait du questionnement sur la métaphysique le coup d'envoi de sa philosophie de la vie. Cette attitude ne peut surprendre tout bon lecteur des textes nietzschéens, pour la simple raison qu'au lieu de privilégier un concept jugé « problématique », qui ne serait que l'expression de la valorisation d'un « délire imaginaire », Nietzsche préfère parler du concept de « valeurs » en lieu et place de « métaphysique ». L'abandon du concept de « métaphysique » s'explique par le fait que le concept de « valeurs » focalise plus le débat philosophique sur l'homme et son éducation, contrairement au concept de métaphysique qui ne travaille que sur les schèmes de pensées. Ce que fait remarquer Patrick Wotling (2008, p.84) : « La manière dont Nietzsche traite l'idéalisme indique bien qu'il porte le problème sur le terrain des valeurs, ce qui n'était pas parfaitement le cas lorsqu'il constituait et manipulait son concept de ″métaphysique″, qui travaillait au niveau des schèmes de pensée ». Faisant le choix d'épingler les occurrences qui justifient chez Nietzsche l'« abandon » du concept de « métaphysique » comme fil conducteur de notre réflexion critique, nous voudrions comprendre pourquoi ce concept, d'une actualité récurrente dans la pensée philosophique, puisse se faire anonyme dans le corpus de ce penseur. Pourquoi la métaphysique serait-elle chez Nietzsche un concept toujours recherché et toujours manquant ?

À partir d'une approche herméneutique, nous nous efforcerons de repenser, d'abord l'historicité « troublante » de la métaphysique comme un « concept anonyme », afin de comprendre, ensuite, la raison ou le signe de l' « introuvabililité » du concept de « métaphysique chez Nietzsche ; ce qui amènera, dans le dernier moment, à nous interroger sur la question des valeurs comme préoccupation majeure dans la philosophie nietzschéenne.

1. La métaphysique : l'histoire troublante d'un concept anonyme

Au Congrès international de 1998 organisé à l'Université Laval de Québec, consacré à la métaphysique, et qui avait pour thème : *La métaphysique : son histoire, sa critique, ses enjeux*, Luc Brisson (1999, p. 37) écrivait :

> Métaphysique » est un terme que l'on utilise sans prévention comme s'il renvoyait à un domaine de recherche constitué dès les débuts de l'histoire de la philosophie. Or, en Grèce ancienne, ce vocable ne semble avoir comme équivalent qu'une expression désignant le titre donné après coup à un traité attribué à Aristote. Une telle constatation amène à s'interroger sur ce point précis : à quelles conditions est-il possible de faire un usage rétrospectif du terme « métaphysique », quand on parle de philosophie en Grèce ancienne ? Seule une réponse à cette question permettra d'éviter ce piège qui consiste à partir de l'équivoque pour déboucher dans la confusion.

La métaphysique est certes un concept ambigu, parce qu'elle a une histoire mouvementé, à la fois complexe et anonyme, et pourtant les philosophes de la tradition et les commentateurs y compris, ne cessent de réfléchir, de spéculer sur cette notion trouble. *Ce* concept est trouble, parce qu'il ne cesse de nous échapper, et ceux qui l'emploient, l'utilisent très souvent à tort, et le colle parfois à un corpus qui lui est étranger. L'existence de ce vocable dans le corpus philosophique, et surtout chez les philosophes matinaux de la Grèce antique, à l'instar de Platon et d'Aristote brille par cette absence quasi certaine. Nous pouvons à cet effet, citer deux textes indicateurs prononcés au colloque de Québec consacré à la métaphysique[7]. Ces communications nous ont permis de déceler et de comprendre le même souci chez Nietzsche. Il s'agit du texte de Luc Brisson consacré au concept de métaphysique, dont l'intitulé est : « Un si long anonymat » (J-M Narbonne et L. Langlois, 1999, p.37) et du texte de Jean-Luc Marion qui, en parlant de la métaphysique comme science, s'est donné la mission d'interroger, cette « science toujours recherchée et toujours manquante » (ibid., p.12). Ces différentes occurrences ne sont en réalité que l'expression de la mise au jour d'une histoire d'un concept pratiquement absent, voire introuvable même si cette notion a gagné en spéculations parmi les préoccupations essentielles de la tradition philosophique. Mais bien avant cela, essayons de comprendre ce que signifie la métaphysique, et comment celle-ci se donne à voir depuis sa mise au jour par Andronicos de Rhodes. Après la mise au point définitionnelle du concept, nous parviendrons subrepticement à la thèse nietzschéenne qui consiste à mettre en avant le concept de valeurs en lieu et place du terme de métaphysique. Un vocable que l'on comprendra pourquoi il est pratiquement absent voire manquant dans l'édifice philosophique nietzschéen. Une absence que l'on qualifierait de surprenante pour un concept qui résonne de façon récurrente dans le corpus du philosophe de l'éternel retour.

---

[7] Il s'est tenu en août 1998 à Québec, le XXVII^{ème} Congrès de l'Association des Sociétés de philosophie de Langue Française (A.S.P.L.F), qui avait pour thème : « La métaphysique : son histoire, sa critique, ses enjeux ». Les actes de ce Congrès ont été publiés en 1999 par Jean-Marc Narbonne et Luc Langlois, chez Vrin et aux Presses de l'Université Laval.

À la question de savoir, « qu'est-ce que la métaphysique ? », certains esprits moins informés pourront penser que ce terme est d'Aristote, alors qu'il est inconnu chez le disciple de Platon. C'est bien plutôt, à son éditeur Andronicos de Rhodes que revient le mérite d'avoir mis pour la première fois en circulation ce vocable qui est devenu l'un des concepts essentiels de l'histoire de la philosophie. Ce concept est resté polémique, parce qu'à chaque fois qu'il est utilisé, il renvoie très souvent au monde des idées, au monde suprasensible, comme si la métaphysique ne s'occupait que des problèmes irréels. C'est ce qui explique d'ailleurs toute la volonté de Nietzsche à vouloir en découdre avec la tradition. Une tradition qu'il qualifie de décadente.

En séparant le monde en deux, tout en croyant qu'il y a un monde des idées qui serait l'expression du Bien, de la Bonté… au détriment du monde sensible qui serait l'expression même de la décadence, le philosophe de la volonté de puissance s'insurge tout en donnant le vrai statut du concept de métaphysique. Mais bien avant cela, essayons de revisiter les occurrences de la tradition qui circonscrivent le mot métaphysique. Autrement dit, comment la métaphysique en tant que telle se donne à voir dans la tradition philosophique ? Même si le concept n'est pas mis en circulation par Aristote, et compte tenu du statut que lui confèrent actuellement les philosophes, comment le circonscrire au plan définitionnel ?

Pour répondre à cette préoccupation et pour éviter d'y aller dans tous les sens, nous avons fait le choix de convoquer quelques occurrences qui nous permettrons d'avoir accès au sens réel du concept. En convoquant deux occurrences essentielles : Le problème de l'être chez Aristote de Pierre Aubenque et le texte de Martin Heidegger sur Kant et le problème de la métaphysique, notre lecture du concept gagnera plus en clarté et en précision. Le choix de ces deux historiens de la philosophie et de leurs textes respectifs, se justifie par le fait qu'en convoquant Aubenque, nous aurons l'une des meilleures lectures sur la position aristotélicienne de la question, et en dialoguant avec Heidegger, nous trouverons par là l'une des meilleures voies d'accès à la préoccupation nietzschéenne du concept. Autrement dit, si Pierre Aubenque nous permet d'éclairer le parcours du concept de métaphysique dans le corpus philosophique d'Aristote, tout en convoquant Andronicos de Rhodes qui en est l'inventeur même du concept, Martin Heidegger par contre, reste la voie d'accès à Nietzsche. Le philosophe de Fribourg nous indique le lieu de Nietzsche, parce qu'à partir de son interprétation du concept de métaphysique, tel qu'appréhendé par Kant, Heidegger nous permet incontestablement d'entrer en dialogue avec Nietzsche, qui apparaît à son tour comme l'opposé du kantisme. De la même manière que Nietzsche s'en prend à Socrate (Nietzsche, 1991, § 188) c'est aussi de la même manière qu'il s'en prend à Kant : « Scinder le monde en un « vrai » monde et un « apparent », que ce soit à la manière du christianisme, ou que ce soit à la manière de Kant (un chrétien

sournois, au bout du compte), n'est que suggestion de la décadence » (Nietzsche, 2005, §6).

En s'appuyant sur le texte de Pierre Aubenque pour clarifier à nouveaux frais le concept de métaphysique, « il convient d'abord de reconnaître comme un fait historique patent l'indétermination originelle du concept même de « métaphysique ». On sait qu'Aristote n'a lui-même jamais utilisé le mot « métaphysique ». C'est quatre siècles après sa mort que son éditeur Andronicos de Rhodes introduisit le premier la formule » (J.L Marion, 1999, p.16). Ce qui voudrait dire en termes clairs, que le vocable de métaphysique, désigne d'abord et avant tout un terme de classement, c'est-à-dire un terme bibliothécaire, parce qu'il s'agissait des œuvres d'Aristote qui traitaient des questions de l'au-delà et qu'il fallait absolument classer, tout en leur trouvant un nom au même titre que les écrits traitant des questions physiques. Il a fallu donc attendre le travail de son éditeur pour que ce qui était sans titre, possède désormais un titre. Autrement dit, ce qui était sans nom et qui traitait des questions suprasensibles porte actuellement un nom et s'appelle désormais *Métaphysique*, car il fallait bien trouver un nom à cette science qui s'intéresse aux objets de l'au-delà, même si cette science n'est pas la théologie. Comme disait Pierre Aubenque (1994, p.44) :

> Si la science recherchée n'est pas la théologie, on s'explique le caractère non théologique de ces écrits, mais une telle science reste innommée et doit conquérir sa justification et sa place dans le champ de la philosophie. D'un côté, une science connue, mais introuvable ; de l'autre, une science sans nom et sans statut, mais qui se présente à nous sous les dehors d'une recherche effective. Les commentateurs ont choisi de donner un nom à une science introuvable. Ne sera-t-on pas plus fidèle à la démarche d'Aristote en conservant à la « science recherchée » la précarité et l'incertitude que trahit son anonymat originel ?

En classant la métaphysique comme la science qui traite des questions intelligibles, on se rend compte que cette même science est restée aux yeux d'Aristote comme la science introuvable et innommée. Il s'agit bel et bien d'une science sans nom qu'il faille absolument légitimer, et cette science-là, c'est bien celle qui étudie l'être en tant qu'être, parce que « s'il y a quelque chose d'éternel, d'immobile et de séparé, c'est évidemment à une science théorétique qu'en appartient la connaissance : science qui n'est assurément ni la physique (car la physique a pour objet certains êtres en mouvement), ni la mathématique, mais une science antérieure à l'une et à l'autre » (Aubenque, 1994, pp.45-46). Par science antérieure, Aristote désigne celle qui est première, car l'antériorité renvoie d'abord au premier. Cette science qui ramène tout à elle, est bien celle que le stagirite qualifie de philosophie première. Comme le reprécise Pierre Aubenque (Ibid. p.54) : « La philosophie première d'Aristote est donc

« antérieure » pour la même raison qui avait conduit Platon à projeter dans une vie antérieure la connaissance des vérités premières ».

En dépit de nombreux commentaires que l'on peut retrouver autour du concept de métaphysique, il est important de repréciser que ce terme a été d'abord employé pour désigner les textes d'Aristote qui étaient sans nom et qu'il fallait bien leur trouver un nom. Ce qui signifie en d'autres termes, que le vocable « métaphysique » est un terme éditorial, une notion bibliographique, c'est-à-dire, un terme classificatoire. Même si les questions de l'au-delà font partie des préoccupations du concept au même titre que la théologie, il est important de préciser que les deux sciences ne sont pas à confondre. En d'autres termes, théologie et métaphysique ne sont pas à confondre. Comme le montre si bien Claudine Tiercelin en suivant l'intuition de Pierre Aubenque dans son commentaire sur Aristote :

> Or, ainsi que l'a montré Aubenque, ces deux termes, s'ils recoupent sur certains points, ne sont pas synonymes. Selon la seconde définition, la métaphysique paraît désigner un ordre hiérarchique dans l'objet ; la métaphysique est la science qui a pour objet ce qui est au-delà de la nature. Et s'il existe « quelque chose d'éternel, d'immobile et de séparé », c'est à la philosophie première, et donc à la théologie qu'il appartiendra de l'étudier (…) Si elle est première, ce n'est pas seulement par sa place dans l'ordre du savoir, mais aussi par la dignité de son objet, car « la science la plus éminente doit porter sur le genre le plus éminent » (…) Conçue comme science de l'être et de ses propriétés, la métaphysique voit son statut propre en tant que science défini par son sujet propre, et elle trouve sa place distincte entre la physique qu'elle transcende et la théologie qui la transcende. (C. Tiercelin, 1995, pp.412-421).

Même si la question de Dieu intéresse le métaphysicien, alors que le concept de Dieu constitue l'objet même de la théologie, mais il ne faut surtout pas confondre les deux sciences. La métaphysique comme disait Tiercelin, a un double statut : elle transcende la physique, et questionne la théologie qui à son tour la transcende. On voit clairement jusqu'à quel point cette notion qui, au départ disposait d'un statut strictement bibliographique, est devenue au fil du temps, une science à part entière. Elle questionne en direction de l'invisible et du visible. Ce qui signifie que ce vocable sort de son cadre strictement éditorial pour endosser le statut de science. L'occurrence la mieux aboutie qui nous permettra de légitimer pareille thèse, c'est le texte de Martin Heidegger intitulé : *Kant et le problème de la métaphysique.*

Nous épinglions deux occurrences essentielles pour mieux circonscrire la notion de métaphysique, et nous disions que ces deux occurrences se donnent à voir comme voies d'accès à la question Nietzschéenne de la métaphysique. C'est ainsi qu'après avoir clarifié ce concept à partir du texte de Pierre Aubenque, tout en épinglons le dialogue vivant et secret qu'il instaure avec les textes aristotéliciens, essayons maintenant d'entrer en discussion avec Martin Heidegger,

afin d'appréhender les contours de sa position sur la question. Il est vrai, que les textes heideggériens traitant de la question sont nombreux, mais nous avons porté notre choix sur *Kant et le problème de la métaphysique*. Ce choix se justifie par le fait qu'en lisant le texte heideggérien, nous entrons implicitement dans le corpus philosophique nietzschéen, parce que la position de Kant sur le statut de la métaphysique fait partie des thèses battues en brèche par l'auteur du *Gai savoir*. À ce propos, lisons le philosophe fribourgeois:

> On sait que l'expression *meta ta physika,* qui désignait l'ensemble des traités d'Aristote faisant matériellement suite à ceux du groupe de la *physique*, n'avait primitivement qu'une simple valeur de classification, mais se transforma plus tard en une dénomination expliquant le caractère philosophique du contenu de ces traités. Cette altération de sens n'est cependant pas aussi insignifiante qu'on le dit habituellement. Elle a, au contraire, orienté l'interprétation de ces traités dans une direction bien déterminée, et fait qu'il faut comprendre comme « métaphysique » ce dont traite Aristote. On peut néanmoins douter que le contenu des écrits aristotéliciens réunis sous le titre de Métaphysique soit vraiment une « métaphysique ». Kant lui-même cherche encore à attribuer directement un sens réel à l'expression : « En ce qui concerne le nom de la métaphysique, il n'y a pas lieu de croire qu'il soit né du hasard, puisqu'il correspond si exactement au contenu de la science (…) si nous pouvons parvenir à [la connaissance] des concepts de la nature que par l'expérience, alors la science qui fait suite à celle-ci s'appelle métaphysique. C'est cette science qui se trouve en quelque sorte hors, c'est-à-dire au-delà du domaine de la physique (M. Heidegger, 1953, pp.66-67).

En plaçant la métaphysique du côté d'un monde qui serait en dehors du monde physique, Kant ne fait que poursuivre l'intuition de ces philosophes traditionnels qui ont développé la thèse selon laquelle, il existe d'une part, un monde sensible dit physique ; et d'autre part, un monde suprasensible qui serait qualifié d'intelligible. Par conséquent, le concept de métaphysique en tant que tel a donné naissance à une scission du monde. Et c'est bien cette séparation entre le monde sensible (qui serait le duplicata du monde intelligible) et le monde suprasensible (qui serait le lieu par excellence de la vérité, du Bien et du salut) qui pose problème chez Nietzsche. Cette séparation pose problème, parce qu'elle crée les conditions d'émergence d'un nihilisme jugé décadent, voire d'une espèce de maladie qui embrase l'Occident. Une maladie, qui n'apparait pas ex-nihilo, puisqu'elle tire ses origines depuis Socrate. L'une des lectures les plus fines qui décrivent ce type de philosophe, c'est bien *La philosophie à l'époque tragique des Grecs*. Dans ce texte, Nietzsche décrit parfaitement l'une des caractéristiques de ces philosophes, en commençant d'abord par souligner ce qui devrait être leur mission: « Le philosophe protège et défend sa patrie. Or, désormais, depuis Platon, le philosophe est en exil et conspire contre sa patrie. Il est vraiment malheureux qu'il nous reste

si peu de chose de ces premiers maîtres de la philosophie et que tout ce qui était achevé nous ait échappé. » (Nietzsche, 1975, p.18). La patrie du philosophe dont parle Nietzsche, c'est le monde sensible qualifié de faux par le platonisme. Du moment où cette patrie n'est plus honorée et défendue, mais plutôt avilie au profit d'une vie hors vie, c'est-à-dire d'une vie en dehors de la vraie vie, du monde sensible, nous constatons clairement les indices de la décadence, d'une métaphysique au service de la maladie. Avec Nietzsche, la métaphysique classique est décadente, elle est l'expression même de la pathologie, à commencer bien sûr par leur maître Socrate, qui « lui-même a été longtemps malade » (Nietzsche, 2007, §12). Socrate est le symbole, la caractéristique même de cette maladie, et c'est bien lui qui exprime en toute clarté l'image de cette métaphysique décadente, parce qu' « Être forcé de combattre les instincts, c'est la formule de la décadence : tant que la vie est *ascendante,* bonheur égale instinct. » (Nietzsche, 2007, §12).

Si la métaphysique est appréhendée comme l'expression de la scission du monde et la célébration de cette vie en exil (Nietzsche, 1975), puisqu'il est question d'aspirer à une vie dans un monde hors monde, c'est-à-dire dans un monde étranger qui en réalité n'existe pas. En célébrant cette vie d'exil, les métaphysiciens deviennent par conséquent des philosophes apatrides. Pour ces philosophes apatrides, les instincts, les pulsions, les passions et la souffrance loin d'être le moteur de la vie ne sont en réalité que des indices qui exprimeraient la fausseté de l'ici-bas. L'ici-bas est faux, parce que le sensible n'est rien d'autre que le duplicata du monde suprasensible. Pareille thèse ne fait que détruire et rabaisser la vraie vie au profit d'un délire imaginaire :

> la métaphysique produit des propositions dénuées de référents, ou plutôt des propositions qui posent comme réelles des entités imaginaires (et en cela, la critique de la métaphysique relève de la philologie pour Nietzsche) ; mais ces propositions, pour être dénuées de référents, ne sont pas dénuées de sens, bien au contraire : elles débordent de sens, tout au contraire, et c'est du reste en cela qu'elles confirment à leur insu le caractère artiste, créateur de formes, mais de formes qui n'ont rien de gratuit, qui est le trait caractéristique de l'homme pour Nietzsche (P. Wotling, 2008, pp.72-73).

2. Nietzsche et l'introuvable concept

Le texte de Luc Brisson consacré à « l'anonymat » du concept de métaphysique et celui de Jean-Luc Marion sur « la science toujours manquante » au Congrès de Québec de 1998, constituent incontestablement l'intuition fondatrice de ce travail. Ces deux occurrences nous ont permis de tester la même thèse dans l'édifice philosophique nietzschéen, car tout le monde en parle, et des expressions comme « fin de la métaphysique », « inversion de la métaphysique », « dépassement de la métaphysique » constituent

l'actualité dominante du corpus nietzschéen. Cependant, le texte qui nous a permis de chercher à comprendre et d'entrée en discussion avec Nietzsche, c'est bien celui de Patrick Wotling : *La philosophie de l'esprit libre. Introduction à Nietzsche.* Cet ouvrage est parmi les occurrences qui nous ont permis de déceler et de comprendre cette préoccupation dans les textes nietzschéens, et pourtant tout le monde en parle et croient fermement que ce concept est d'une abondance réelle dans le corpus de l'auteur du *Gai Savoir*. Malheureusement, l'on note la présence de quelques rares occurrences tout au long de ses ouvrages. Ce texte de Patrick Wotling, vient donc appuyer l'intuition première de notre réflexion qui a pour coup d'envoi, l'article de Luc Brisson (1999) et celui de Jean-Luc Marion(1999). Il s'agit en d'autres termes, de chercher à clarifier la présence d'occurrences rares ou le manque d'abondance du vocable de métaphysique dans l'édifice philosophique de Nietzsche. La clarification de cette situation a été renouveler et penser à nouveaux frais par Patrick Wotling :

> Essayons donc de clarifier cette situation, et reprenons l'examen par ordre, en quelque sorte. Plusieurs éléments sont à considérer ici : d'abord le fait que les occurrences du terme de « métaphysique » présentent cette particularité remarquable de n'être pas très nombreuses sous la plume de Nietzsche. Si l'on cherche, c'est un fait que l'on en trouvera, bien évidemment, mais non pas dans des proportions qui soient significatives si on les juge selon les normes de l'usage nietzschéen – par exemple, pour nous en tenir à quelques ouvrages des années 1880 : 8 occurrences dans *Le Gai Savoir*, 8 également dans *Par-delà bien et mal*, 4 dans les *Eléments pour la généalogie de la morale*, ou encore 3 dans le *Crépuscule des idoles* : c'est-à-dire quasiment rien, comparé aux occurrences de « morale », « philosophie », « raison », « instinct », « pulsion », etc., que l'on parvient même pas à recenser tant ces termes fourmillent dans les textes. Il semble donc bien que la « métaphysique » ne soit pas une notion qui ait les faveurs de Nietzsche. (P. Wotling, 2008, pp. 56-57).

Le vocable « métaphysique » souffre d'une réelle omniprésence sous la plume de Nietzsche pour des raisons simples. Tout d'abord, du fait que Nietzsche s'autoproclame antimétaphysicien (Nietzsche, 2007, § 344), parce que la métaphysique instaure une coupure et ne parvient pas à penser un lien entre les objets, tout en les opposant les uns après les autres. Ensuite, la métaphysique est l'art d'inventer et de poser des entités imaginaires sous la pression d'un besoin, et ce, « selon Nietzsche, parce que l'on s'est enfermé soi-même dans une logique qui y conduit – celle de l'atomisme, du besoin d'unité – mais un art d'inventer qui prétend toutefois se faire passer pour un art de découvrir » (P. Wotling, 2008, p.70). Sur ce point, Nietzsche s'en prend sérieusement à la métaphysique classique qui a toujours pensé le monde comme une collection d'unités, d'entités secrètes tout en instaurant des oppositions sans intérêt. Des oppositions qui permettent

aux métaphysiciens de privilégier tout ce qui est stable, fixe, immuable au détriment du devenir. Comme dit Wotling (Ibid, p. 64) : « Dans ces couples, la préférence est accordée au fixe, au stable : l'erreur est pensée d'emblée comme multiplicité, comme absence d'identité à soi, comme pluralisation. En ce sens, la métaphysique veut instaurer la vérité (…) la différence d'avec soi, est pensé comme échec ». On comprend parfaitement, ce que Nietzsche reproche à la pensée métaphysique, parce qu'elle est d'abord et avant tout dualiste et fonctionne par des oppositions qui constituent d'ailleurs sa caractéristique fondamentale. Comme on peut le constater dans *Par-delà bien et mal* : « La croyance fondamentale des métaphysiciens, c'est la croyance aux oppositions de valeurs. Même les plus prudents d'entre eux n'ont pas eu l'idée de douter ici, dès le seuil, là où c'était pourtant le plus nécessaire » (Nietzsche, 2000, § 2).

En considérant le jeu des oppositions comme l'une des caractéristiques principales de la pensée métaphysique, Nietzsche énumère ici les grandes erreurs de cette même métaphysique, tout en épinglant le délire incroyable de certains philosophes qui se mettent à surestimer un monde imaginaire qui serait l'expression même de la vérité, alors que la volonté de Nietzsche, consiste à surmonter ces oppositions afin de mettre en place une philosophie des valeurs. Il s'agit là, en d'autres termes, d'un questionnement en direction des valeurs, tout en surmontant le dualisme ou le jeu des oppositions considéré à juste titre comme le point nodal de la métaphysique, parce qu'

> On est en effet en droit d'avoir des doutes sur la question de savoir, en premier lieu s'il y a des oppositions en général, et en second lieu, si ces évaluations et oppositions populaires sur lesquelles les métaphysiciens ont apposé leur sceau ne seraient pas de simples appréciations de surface, de simples perspectives provisoires, peut-être, de surcroît, obtenues à partir d'un angle particulier (Nietzsche, cité par M. Dixsaut, 2012, p. 21).

Ce texte de Nietzsche tiré de *Par-delà Bien et Mal*, et cité par Monique Dixsaut, montre toute la pertinence de la thèse défendue par Dixsaut lorsqu'elle tente de justifier la parution de son *Nietzsche, par-delà les antinomies* : « *Par-delà les antinomies* : le titre de ce livre se veut évidemment l'écho d'un titre de Nietzsche (*Par-delà Bien et Mal*). Mon intention n'est pas en effet d'exposer les grands thèmes de la philosophie de Nietzsche - d'excellents ouvrages le font mieux que je ne saurais le faire -, mais d'essayer de montrer en quoi Nietzsche est éducateur » (M. Dixsaut, 2012, p. 21). Comme nous pouvons le constater, Monique Dixsaut s'inscrit fondamentalement dans l'intuition philosophique de Nietzsche, qui questionne en direction des valeurs. Par conséquent, la question des valeurs constitue le problème fondamental de la philosophie de Nietzsche. Ainsi, interroger les valeurs, c'est se préoccuper de l'homme, c'est soulever la question de son éducation et de sa transformation. Autrement dit, comment

transformer l'homme ? Comment faire de ce dernier un être supérieur, complet et achevé ? En se préoccupant de la problématique des valeurs, Nietzsche préfère ne pas trop utiliser le concept de métaphysique. Voilà pourquoi, cette notion ne bénéficie pas trop de ses faveurs, et que les occurrences qui légitiment son abondance se font de plus en plus rares à comparer aux concepts comme les pulsions, les passions, les instincts qui dominent de part en part son corpus philosophique. Nous saisissons clairement, ce qui explique et justifie l'abandon du vocable « métaphysique » au profit du concept de « valeurs ». Autrement dit, Nietzsche préfère utiliser le terme de valeurs en lieu et place du concept de métaphysique, parce qu'il trouve ce concept trop tendancieux et bien problématique. Nietzsche ne trouve aucun intérêt de privilégier l'utilisation d'un terme qui ne s'inscrit pas strictement dans son projet philosophique. Le philosophe de la volonté de puissance critique cette philosophie basée essentiellement sur le jeu des oppositions entre le sensible et l'intelligible, le bien et le mal, le vrai et le faux afin d'instaurer une philosophie qui serait par- delà le bien et le mal. Comme il nous le rappelle dans le *Crépuscule des idoles* : « On sait ce que j'exige du philosophe : se placer par-delà Bien et Mal, être au-dessus de l'illusion moral. » (Nietzsche, 2007, §1)[8]. Cette philosophie, c'est bien celle qui place l'homme au centre de tout, celle qui réfléchit sur la situation de l'homme, et c'est bien la mission qu'incombe à cette nouvelle espèce de philosophes. Comme le stipule Nietzsche (2000, § 44) lui-même : « Une nouvelle espèce de philosophes est en train de se lever : je me risque à les baptiser d'un nom qui n'est pas sans danger. Tels que je les devine, tels qu'ils se laissent deviner (…) ces philosophes de l'avenir pourraient avoir le droit, peut-être aussi le tort, d'être qualifiés d'hommes de tentative et de tentation ».

Comme l'interrogation nietzschéenne tourne essentiellement autour des valeurs, et que la question des valeurs se donne à lire comme le fil conducteur de sa pensée, alors, essayons de comprendre ce que vise Nietzsche en mettant cette problématique au cœur de son philosopher.

3. La question des valeurs comme préoccupation philosophique

Dans Humain, trop humain I, Nietzsche (§ 20) déclare :

> Un stade, certes très élevé, de formation est atteint lorsque l'homme parvient à dépasser les concepts et les peurs de nature superstitieuse et religieuse et, par exemple, cesse de croire aux chers petits anges ou au péché originel, et qu'il a aussi désappris de parler du salut des âmes : s'il est à ce stade de libération, il lui faut encore, par la plus haute tension de sa réflexion, surmonter la métaphysique. Mais ensuite, un retour en arrière est nécessaire : il doit saisir la justification historique, tout comme la justification psychologique de telles représentations, il doit reconnaître que la plus grande

[8] Les « amélioreurs » de l'humanité.

> promotion de l'humanité est partie de là, et que, sans un tel retour en arrière, on se priverait des meilleurs résultats acquis jusqu'à présent par l'humanité.

Ce texte nietzschéen est d'une portée décisive, parce qu'il pose non seulement la question du dépassement de la métaphysique à travers la critique qu'il formule, mais aussi celle de sa compréhension comme symptôme, et qu'il faille faire la généalogie, c'est-à-dire, en défaire les articulations secrètes, montrer comment elle fonctionne mais également comment on en est arrivé là. Cette critique comme disait Wotling (2008, p.70-71), n'est rien d'autre que « l'invention d'entités imaginaires (…) reproche d'abstraction, auquel s'ajoute le reproche (c'est celui que l'on retrouve ici) de délire imaginaire, de créer (en se laissant abuser par elles) des entités imaginaires ». Toutes ces critiques montrent jusqu'à quel point, le concept de métaphysique n'avait plus les faveurs de l'auteur du *Crépuscule des idoles*, et que toute son attention était focalisée sur la question des valeurs. Cette interrogation en direction de la nouvelle table des valeurs, n'est rien d'autre qu'une préoccupation sur l'homme. Se préoccuper sur l'homme, c'est se préoccuper sur son avenir, sur sa condition en tant qu'être de valeurs.

Deux aphorismes importants tirés de *Par-delà Bien et Mal* montrent manifestement toute l'importance que Nietzsche accorde à la question de l'homme. Il s'agit des aphorismes 62 et 295. Au travers de ces aphorismes, Nietzsche souligne à grands traits l'objet essentiel de sa pensée, qui n'est rien d'autre que l'homme, car il faut réfléchir sur l'homme et que cet être encore instable, a besoin d'une méditation sur lui. Comme on peut le constater à l'aphorisme 62 de *Par-delà Bien et Mal :* « L'homme connaît, comme toute autre espèce animale, une surabondance de ratés, de malades, d'êtres en dégénérescence, d'infirmes, nécessairement en proie à la souffrance ; les cas de réussite sont toujours d'exception, chez l'homme aussi et même, eu égard au fait que l'homme est l'animal qui n'est pas encore fixé de manière stable, l'exception rarement vérifiée ». Un peu plus loin à l'aphorisme 295 du même ouvrage, l'on peut lire : « Il m'arrive d'aimer l'homme(…), je tiens l'homme pour un animal agréable, courageux, inventif, qui n'a pas son pareil sur terre, il sait même retrouver son chemin dans tous les labyrinthes. Je lui veux du bien : je réfléchis souvent à la manière dont je pourrais le faire progresser encore et le rendre plus fort, plus méchant et plus profond qu'il ne l'est ». Ces deux textes indicateurs constituent le fil d'Ariane de la pensée de Nietzsche, parce qu'il est question de la problématique de l'homme, de penser à nouveaux frais la question des valeurs pour que l'on parvienne à une espèce humaine plus forte et plus stable.

Le philosophe à coup de marteau, exige à ce que l'on réfléchisse sur la situation de l'homme, parce que ce dernier est encore un être incomplet, inachevé et donc instable. Par conséquent, il reste encore un être à redéfinir, à reformer afin qu'il atteigne son véritable niveau et devenir enfin, un être complet et achevé. Pour parvenir à ce stade, il

suffit par conséquent, de mettre en place une nouvelle échelle des valeurs, car cette nouvelle table des valeurs favorisera la transformation de cet être encore inaccompli en un être éduqué et accompli. L'accomplissement de ce nouveau type d'homme dont le développement se trouve ainsi favorisé a permis à Nietzsche de mettre en place sa philosophie de l'élevage. Cette nouvelle espèce humaine, c'est ce que Nietzsche appelle par « la plante-homme, dont l'aspect, la nature, la croissance varient selon les sols et les climats, c'est-à-dire les valeurs à partir desquelles elle s'oblige à vivre » (Nietzsche, 2000, introduction, p.30). C'est par la création ou l'élaboration d'une nouvelle échelle des valeurs, mission assignée au philosophe de l'avenir[9] que va s'opérer la transformation de l'homme. Cette élévation de l'homme en un être complet, constitue incontestablement la mission essentielle du philosophe. Une mission basée essentiellement sur l'éducation et la transformation de l'homme, qui constituent à leur tour le socle même de la pensée nietzschéenne. Comme dit P. Wotling (2016, p.14) :

> Touchant aux valeurs, c'est inévitablement aux formes prises et susceptibles d'être prises par la vie humaine que touche la philosophie. C'est ce qui explique la caractérisation que Nietzsche donne du philosophe, trop longtemps confondu avec un savant – caractérisation rigoureuse, qui découle directement de la découverte de la fondamentalité du conditionnement par les valeurs.

La mission du philosophe c'est de comprendre que l'homme est à la fois essai et passage. Il est essai, parce qu'il est encore au stade de son expérimentation et de sa tentation. Il se cherche encore parce qu'il n'est pas encore arrivé. Mais pour arriver au stade attendu, il doit forcément se transformer en passage. Il est un passage, parce qu'il constitue le lieu de sa propre transformation et de sa véritable progression. C'est pour cette raison qu'il est jusque-là considéré comme un essai et un être en chantier. À ce propos, P. Wotling (2016, p.16) écrit :

> Il y a philosophie lorsque l'on comprend que l'homme fut un essai opéré sur les possibilités de vivre : la philosophie elle-même prend ultimement la forme de cette tâche transformatrice que Nietzsche appelle métaphoriquement « élevage » (…) c'est pourquoi la philosophie de l'avenir se présente comme étroitement liée à cette tâche d'élevage (…) la tâche qui s'impose véritablement au philosophe est de créer, puis d'imposer, des nouvelles valeurs, geste qui se justifie, on l'a dit, non pas en ce que ces valeurs seraient plus

[9] « Le terme « avenir » ne renvoie donc pas uniquement au cours des événements situés au-delà du présent, mais bien plutôt à la capacité d'une manière particulière de vivre, à perdurer, à se développer et surtout à s'intensifier, c'est-à-dire à s'épanouir. C'est du fait même de son exigence de radicalité que la philosophie se découvre orientée vers l'avenir. Et c'est aussi pourquoi elle est conduite à considérer l'homme, tel qu'il a existé jusqu'alors, comme une expérimentation » (P. Wotling, 2016, p. 13-14 ».

> vraies, ni plus justes, mais en ce qu'elles feront advenir un renforcement de l'homme, en ce qu'elles susciteront – à long, à très long terme – l'apparition d'un type humain nouveau, tirant les leçons de « l'essai » que fut l'homme jusqu'alors, un type plus sain et plus fort.

De ce qui précède, nous pouvons clairement affirmer que la question de l'homme demeure le problème central de la philosophie de Nietzsche. Pour le philosophe de la volonté de puissance, il n'y a pas d'autres questions qui seraient au-dessus de la question de l'homme, et que réfléchir sur cet être, c'est méditer sur la problématique des valeurs, qui apparaît comme l'interrogation essentielle de tout philosopher. C'est pour cela, qu'entrer dans le corpus nietzschéen implique d'abord et avant tout la compréhension de ce déplacement, de cette transformation de l'homme d'essai en surhumain. Le passage de l'essai en un être complet, signifie en d'autres termes, que l'homme quitte la phase inférieure pour accéder au surhomme, parce que « toute la problématique philosophique de Nietzsche s'appuie sur cette idée, déjà présente (…) que l'homme n'est pas l'incarnation d'une essence stable, que l'homme n'a pas d'essence, ni de nature propre déterminée, mais qu'il est une forme variable, toujours en cours de métamorphose » (P. Wotling, 2016, p. 268).

Conclusion

Au terme de notre réflexion, nous pouvons retenir que l'histoire du vocable de métaphysique, est restée une histoire mouvementée et complexe, à tel point les philosophes ne cessent de s'interroger sur son statut réel. En traversant le corpus philosophique de Nietzsche, on s'aperçoit que la métaphysique en tant que concept est pratiquement absente, en dépit de quelques rares occurrences que l'on peut retrouver dans quelques ouvrages du philosophe. On constatera d'ailleurs que ce concept n'est pas trop utilisé par Nietzsche, et qu'en lieu et place du terme « métaphysique », Nietzsche préfère utiliser la notion de valeurs, parce que ce vocable nous conduit inévitablement à la question de l'homme. Par conséquent, la question « qu'est-ce que l'homme ? » et comment faire pour le transformer, occupe une place centrale dans la philosophie de Nietzsche. Pour l'auteur d'*Ainsi Parlait Zarathoustra*, l'homme est un être en chantier que l'on doit absolument transformer. Cette transformation de l'homme en surhomme se fera par le biais de l'élevage, entendu comme processus éducatif qui permettra à l'homme de devenir un être complet et stable. L'intérêt de cette réflexion consiste à montrer toute l'importance qu'occupe la question de l'homme dans la philosophie de Nietzsche. Autrement dit, en privilégiant le mot « valeurs » au détriment du concept « métaphysique », Nietzsche réinterroge une problématique qui est restée jusque-là au cœur de toute interrogation philosophique.

Références bibliographiques

ARISTOTE, 1974, *La Métaphysique*, Tome 1, introduction, notes et index par J. Tricot, Paris, Vrin.

AUBENQUE Pierre, 1994, *Le problème de l'être chez Aristote*, Paris, PUF.

BRISSON Luc, 1999, « Un si long anonymat », in Jean- Marc Narbonne et Luc Langlois, *La métaphysique : son histoire, sa critique, ses enjeux*, Paris, Vrin.

CAMBIER Alain, 2016, *Qu'est-ce que la métaphysique* ? Paris, Vrin.

DIXSAUT Monique, 2012, *Nietzsche. Par-delà les antinomies*, Paris, Vrin.

GREISCH Jean, 1988, *Etre et Langage, I, Introduction à l'ontologie. Le temps des fondations*, Institut catholique de Paris.

GRONDIN Jean, 2013, *Du sens des choses. L'idée de la métaphysique*, Paris, P.U.F.

HAAR Michel, 1993, *Nietzsche et la métaphysique*, Paris : Tel Gallimard, 293 pages.

HEIDEGGER Martin, 1953, *Kant et le problème de la métaphysique*, Tr, fr, Alphonse de Waelhens et Walter Biemel, Paris : Gallimard.

----- 1958, *Essais et conférences*, Trad, fr, André Préau, préface de Jean Beaufret, Paris : Gallimard.

----- 1962, *Chemins qui ne mènent nulle part*, trad. fr, Wolfgang Brokmeier, Paris, Gallimard.

----- 1971, *Nietzsche I*, trad, fr, de Pierre Klossowski, Paris : Gallimard.

MARION Jean-Luc, 1999, « La science toujours recherchée et toujours manquante », in *La métaphysique : son histoire, sa critique, ses enjeux*, sous la direction *de* Jean- Marc Narbonne et Luc Langlois, Paris, Vrin.

NIETZSCHE, Friedrich, 1975, *La philosophie à l'époque tragique des Grecs*, Paris : coll., folio essais, Gallimard.

----- 1991, *Le livre du philosophe*, Présentation et traduction par Angèle Kremer-Marietti. Paris, GF Flammarion.

----- 1994, *Les philosophes préplatoniciens*, textes établis d'après les manuscrits par Paolo D'Ioro, présentés et annotés par Paolo D'Ioro et Francesco Fronterotta, trad. de l'allemand par Nathalie Ferrand, Edition, l'éclat.

----- 2000, *Par-delà Bien et Mal*, traduction et présentation par Patrick Wotling, Paris, GF Flammarion.

----- 2007, *Le Gai savoir*, traduction et présentation par Patrick Wotling, Paris, GF Flammarion.

----- 2007, *Crépuscule des idoles*, traduction originale et analyse d'Éric Blondel, Paris, Hatier.

----- 2012, *Aurore*, traduction par Éric Blondel, Ole Hansen-Love et Théo Leydenbach, Paris, GF Flammarion.

----- 2019, *Humain, trop humain I*, traduction inédite et présentation de Patrick Wotling, Paris, GF Flammarion.

----- 2019, *Humain trop humain II*, traduction inédite d'Éric Blondel, Ole Hansen-Love et Théo Leydenbach, Paris, GF Flammarion.
TIERCELIN Claudine, 1995, « La métaphysique », in *Notions de philosophie, II* sous la direction de Denis Kambouchner, Paris, Gallimard.
WOTLING Patrick, 1995, *Nietzsche et le problème de la civilisation*, Paris, PUF, collection « Quadrige».
----- 2008, *La philosophie de l'esprit libre. Introduction à Nietzsche,* Paris, Flammarion.
----- 2013, *Le vocabulaire de Nietzsche,* Paris, Ellipse.
----- 2016, *« Oui, l'homme fut un essai » : La philosophie de l'avenir selon Nietzsche,* Paris : PUF.